

Et ce n'est jamais que notre lecture

par Ivan Maffezzini

Objectivité, objectivité ! ton nom est paresse, je me disais en effaçant quatre denses pages de critique de *Raconter et mourir*¹. Et pourtant j'avais l'impression d'avoir travaillé durement : j'avais pesé chaque mot avec mon précieux trébuchet, banni les subjonctifs même là où la langue en souffrait et, pour que le sens s'impose sans effort, je ne mis pas plus de deux compléments par phrase et seuls trois qualificatifs avaient échappé à mon élagueur. Comme il fallait s'y attendre, le résultat ressemblait plus à une mauvaise communication en physique qu'à la critique d'un livre de littérature.

Pour ce résultat je dois remercier particulièrement Alice qui, quand je lui dis que je voulais écrire une critique de *Raconter et mourir*, m'avait donné une leçon d'éthique littéraire : « *Vu comment tu ronchonnes après Leroux ou Marcotte à cause de leurs critiques des livres de leurs amis, je n'imaginais pas que tu pouvais penser à en écrire une. Je croyais que tu étais convaincu que les critiques des amis sont sans intérêt parce qu'elles parlent toujours de quelque chose d'autre et finissent invariablement par mettre au centre l'amitié plutôt que l'œuvre... Il n'est pas rare de voir un détail gros d'une idée intéressante se transformer en simple potin ou une belle idée être tue par peur de froisser. Ça ne sert à rien, tout au plus à fêler l'amitié.* »

Sa manière de faire la leçon provoqua l'effet contraire à celui attendu et me stimula à écrire un texte « objectif » pour lui démontrer qu'un bon « critique » pouvait aller au-delà de l'amitié. Je déposai donc le « fardeau » affectif et commençai

¹ Thierry Hentsch, *Raconter et mourir*, PUM, 2003.

à écrire comme je l'aurais fait pour le livre d'un inconnu. Libéré du « poids » de l'amitié, je jouais sur du velours. Je m'amusais. Je gambadais à l'intérieur de l'énorme périmètre tracé par Thierry Hentsch, picorant ici et là au gré de mon humeur, léger et écervelé comme une biquette. Je trouvais toujours l'herbe qu'il me fallait ; l'eau n'était jamais trop chaude et le sel était partout. Mais le résultat ! Aïe, aïe !

Est-ce donc impossible de critiquer le livre d'un ami ? Ce qui est certain, c'est que je n'avais pas choisi la bonne voix — la bonne, compte tenu des caractéristiques de mes cordes cervicales.

Et si c'était le contraire qu'il fallait faire ?

Et si l'amitié était la loupe montrant la trame que des signes inquiets avaient dessinée et que l'objectivité prenait pour un piège ?

Et si parler objectivement voulait dire parler sans freiner consciemment sa subjectivité, en étant — simplement — les êtres enchevêtrés qu'on est ? En étant complètement présents à ses soi-mêmes ?

Et si le détachement, quand on n'est pas détaché, n'est que la voix² de sortie facile pour ceux qui craignent de se mouiller ?

L'objectivité n'existe sans doute pas, mais, si elle existe, il est fort probable qu'elle aime beaucoup monter l'amitié.

Au travail ! au vrai travail, cette fois.

Raconter sans buts

Je ne sais pas si le livre répond à la question : « De quelle diminution l'Occident est-il menacé dans sa conscience de soi ? », ni si les textes choisis répondent à cette autre « Où est, pour nous mortels, la vérité de notre être au monde ? » ce que je sais c'est que *Raconter et mourir*, raconte. Et c'est ce qui compte.

² Pour la deuxième fois « voix » et non « voie », je souligne.

Comme les textes qu'il parcourt, il raconte. À vrai dire il ne raconte pas tout de suite mais, avant de nous raconter sa très belle histoire — sans doute pour nous rassurer —, il nous fournit une introduction passe-partout qu'on n'aura jamais besoin de sortir de nos poches parce qu'au début de chaque chapitre, Thierry Hentsch est là avec la bonne clef. L'introduction, comme toute introduction, devrait être lue après le corps du livre pour muer ainsi de justification d'une démarche en moyen pour débrutir les idées que le lecteur s'est formées, pendant ces deux mille ans de voyage. Elle serait donc mieux en postface³. Toujours à propos d'ordre — de lecture cette fois — contrairement aux indications du MODE D'EMPLOI, qui précède l'introduction, je pense qu'il faut lire le livre dans l'ordre : si quelque chose comme l'imaginaire occidental existe, alors les enchaînements temporels ne sont pas inessentiels, ne fusse que parce que ce qui vient après peut ainsi récréer ce qui le précède.

Le livre raconte l'histoire d'une sensibilité et d'une passion pour les livres, d'un imaginaire qui s'abreuve à seize rivières⁴ que la littérature gonfle depuis que l'écriture condense les paroles. Il raconte, et cela suffit pour que le lecteur entre dans l'imaginaire de l'Occident en passant par celui de Thierry Hentsch.

Il raconte et il raconte si bien que, peu importe qu'on soit d'accord ou non avec le cadre théorique, chaque fois qu'il aborde un récit on est transporté par le foisonnement de considérations qu'une longue expérience de lecture soude à des citations à longueur variable mais à pertinence constante. « *Ce livre aura atteint son but s'il provoque le désir d'aller aux*

³ J'espère que, dans les prochaines éditions, fort du succès obtenu, Thierry Hentsch ne sentira plus le besoin d'un prétexte pour son voyage.

⁴ En oubliant les affluents, dans l'ordre de présentation : l'*Odyssee*, l'*Énéide*, l'*Épopée de Gilgamesh*, *La Torah*, *La Théogonie*, l'*Œdipe roi*, *Le Banquet*, l'*Évangile*, les *Confessions*, *La chanson de Rolland*, Contes et poèmes du cycle arthurien, la *Divine Comédie*, les œuvres de Rabelais, *don Quichotte*, *Hamlet* et *Discours de la méthode*.

textes, s'il incite à lire et relire. » Je suis sûr qu'il incitera à lire et relire, mais je ne suis pas sûr qu'il provoquera le désir d'aller aux textes que *Raconter et mourir* parcourt. L'objectif que Thierry atteint est bien plus intéressant et plus général que celui qu'il s'est fixé : il donne envie de se lancer avec le même enthousiasme que lui dans la découverte de livres, de films, de tableaux... de tout ce que ce bipède à mots a bâti contre dieux et marées. L'écriture, celle qui n'est pas asservie à une science appauvrie ou à une communication seulement efficace, n'a pas de buts explicites – je suis sûr que Thierry est d'accord, comme je suis sûr qu'il pourrait dire avec moi que les buts ne sont qu'une coquille vide que l'on met là parce que... parce que l'imaginaire occidental a besoin de buts pour cacher le trop plein qui déborde de la vie et parce qu'il ne peut pas admettre que l'homme, petit mais aux grands appétits, pour se sentir utile, ne fasse que coller des étiquettes avec des buts reconnus par les organismes responsables de la standardisation culturelle du monde. Virgile et Dante aussi avaient des buts, mais ce qui reste de leurs œuvres n'a rien à voir avec leurs buts, ce qui nous reste c'est leur parole poétique qui raconte le monde. Et comme les considérations théoriques et les justifications de Virgile et Dante qui, quand elles sont ramassées en discours, gênent le lecteur mais, quand elles transpercent des formules à l'aspect rassurant oubliées dans des lieux inattendus, nous portent au-delà des nues de ce bas monde, ainsi dans *Raconter et mourir* la réflexion nous entraîne quand elle se disperse et brise la sphéricité du récit.

Une question pour Thierry : et si le livre n'avait pas de buts ? Et si le livre n'était que le résultat du plaisir de la lecture et du travail ? Et si les buts avaient été ajoutés après coup pour lui donner une teneur universitaire⁵ ou pédagogique ?

⁵ Les buts, comme l'introduction, des choses à jeter ? Non. À récupérer pour des colloques ou des performances universitaires, là où ce qui est important n'est pas de raconter mais de conter le nombre de références, le nombre de citations des auteurs qui seront à la mode, etc.

Traduction

Non seulement le choix des récits de *Raconter et Mourir* est un choix arbitraire mais chaque texte est traité avec des degrés de sympathie très différents qu'une fausse objectivité ne cache pas – encore elle ! *Et ce n'est jamais que notre lecture.*

Le chapitre sur Rabelais terminé, vous n'avez que le choix d'aller vers les œuvres du moine de Chinon et de vous mettre à lire ou relire⁶, mais il serait fort étrange qu'après la lecture des commentaires de l'*Énéide* ou de la *Divine Comédie*, vous ayez envie d'aller aux sources. Si, dans le chapitre sur Gargantua & Co, l'enthousiasme d'un Hentsch-Rabelais rend les pages grouillantes de vie et enivrantes comme une bonne bouteille de rouge, dans ceux sur l'*Énéide* et la *Divine Comédie* il n'y a pas d'identification, même pas de sympathie pour les deux poètes de l'Empire. *Et ce n'est jamais que notre lecture.* Dans Rabelais les idées de Thierry Hentsch ont du corps (pour ne pas dire de la bouteille), tandis que Virgile et Dante ne sont qu'un prétexte pour que les idées de l'auteur s'éclaircissent ; la vitalité de l'écriture et l'enthousiasme sont alors au service de ses propres idées, ce qui donne envie de continuer à lire *Raconter et mourir* et, surtout, de remercier Thierry Hentsch d'avoir lu à votre place. Pourquoi cette différence ? Est-ce seulement parce qu'il est plus proche du monde de Rabelais que de celui de Virgile et de Dante ? J'en doute. Je serais même porté à penser le contraire – surtout en ce qui concerne Virgile. Et pourquoi, alors qu'il est plus proche de la sensibilité et du style de Virgile, ne se montre-t-il pas ouvert au texte de la même manière ? Je crois avoir une réponse, sans doute La réponse : la langue. Les trois écrivains sont maîtres ès langue, mais la langue de Rabelais n'est pas cachée sous la bourqa de la traduction comme celle de Virgile et de Dante – le fait que le léger voile de l'ancien fran-

⁶ Ou écouter les extraits sur cassette de la formidable interprétation de Philippe Noiret.

çais montre en cachant ne fait que rendre celle de Rabelais plus aguichante. Même la longue description du bouclier d'Énée, un des passages les plus ennuyeux de l'Énéide, citée en entier, a un certain charme, quand on la lit en latin, comme quand la louve : *Ludere pendentis pueros et lambere matrem / Impavidos, illam tereti ceruice reflexa / Mulcere alternos et corpora fingere lingua.*

De même, dans le *Paradis* de Dante « *quelque chose dans la grandiloquence de la scène finale sonne faux* » ne peut être que le résultat de la traduction d'un poète qui, à cause du foisonnement de métaphores inséparables du rythme des vers, ne laisse dans la traduction que des sédiments sans vie. Là encore je suis sûr que si Thierry Hentsch avait lu l'original, il nous aurait communiqué l'envie d'aller au texte (latin) comme il l'a fait avec Rabelais. Donc lire et relire dans la langue originale ? Les œuvres « poétiques » certainement, à moins d'avoir eu la chance du *Faust* de Goethe d'avoir trouvé un Nerval. Et pour ceux, nombreux, qui n'ont pas accès à l'original ? Pour ceux-là *Raconter et mourir* fait une partie du travail (une partie qui à elle seule justifie le livre) et l'autre se fait en lisant et relisant des textes d'auteurs de langue française qui, avec d'autres dalles, ont pavé les mêmes routes.

Jonction et mélange.

Raconter et Mourir est un mélange inclassable : inclassable parce que réussi et « mélange » voulu. Mais pas n'importe quel mélange, surtout pas celui philosophie-science-technique dans lequel tout l'Occident baigne et le non-Occident commence à mettre les pieds en y trouvant un plaisir certain. Un mélange entre récit et philosophie, qui depuis Platon « *se croisent et s'écartent aussitôt l'un de l'autre, non sans garder chacun des traces de leur rencontre* », mais « *les deux genres resteront jusqu'à aujourd'hui nettement distincts* », à quelques exception près « *saint Augustin, Descartes, Hegel* ». Un mélange qui fait rêver Thierry Hentsch même s'il faut dire

qu'il parle de jonction et non de mélange. Et il a raison : avant de mélanger il faut que les éléments se joignent. Mais.

Mais en cherchant la jonction on risque de ne pas voir ce qui, subrepticement, s'est déjà si bien mélangé qu'on le classifie d'un côté ou de l'autre, selon les goûts du moments ou selon les désirs de ceux qui bâtissent les histoires. Par exemple : que dans la jonction il ne parle pas du Nietzsche de *Zarathoustra* n'est sans doute pas un hasard ; dans *Zarathoustra* comme dans le *Banquet* il n'y a pas de jonction parce qu'il n'y a pas eu de séparation. Les deux œuvres naissent avant que, la logique ayant décrété que ce qui est noir n'est pas blanc, la raison de la *techné* ne réduise la complexité des œuvres à de simples oppositions de couleurs (ou de mots).

J'ai donc hâte de lire le deuxième volume où j'espère trouver l'inclassable *Zarathoustra*, livre pour tous et pour personne comme l'inclassable *Raconter et mourir*.

Et ce n'est jamais que notre lecture.